

Jean-Marie Lépine

Jean des Nauds



Jean-Marie Lépine

Jean des Nauds

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-4702-9

Dépôt légal : mars 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

PREFACE

Les Nauds sont comme un rocher pour la famille Couvrat. Pourtant la ferme est dans une plaine avec une allée centrale. Les champs sont de chaque côté de la route. Mais dans l'adversité, tous s'organisent et s'entraident avec beaucoup de générosité et d'humilité.

Lorsque survient la guerre de 1914/1918, Jules, à plus de cinquante ans, voit ses fils Marcel et Robert partir avec les hommes valides de la commune. Seul, il fait une grande partie du travail le plus dur avec son épouse Berthe et son plus jeune fils Paul.

Bien que déçu du mariage de son deuxième fils Robert avec Janine à l'âge de 17 ans, il est ravi d'avoir deux petits enfants au destin hors du commun : Odile qui va suivre son cousin Pierre et sa femme Françoise en U.R.S.S. pendant la guerre 39/45, et qui va élever leur fille Laurence.

Que dire de Gérard, qui par son courage, va reprendre la ferme des Nauds avec son épouse Claudine, et va aussi élever Jean, le fils aîné de Pierre et de Françoise.

Jean, instituteur, comme était son père Pierre partira à la recherche de sa sœur Laurence restée en U.R.S.S. Vont-ils se retrouver ?

1^{ère} PARTIE

CHAPITRE 1

Le petit village des Nauds était situé sur la commune d'Availles en Châtellerault. Cinq maisons et des bâtiments de ferme formaient le village des Nauds. La maison principale, ancienne baronnie, se composait d'une entrée, d'une cuisine, d'une grande salle pour les repas, d'une petite pièce, d'un bureau, plus un petit cabinet de toilette avec lavabo à eau froide. A l'étage, quatre chambres, une pour Jules et Berthe Couvrat les parents, et une chambre pour chaque enfant, Marcel, Robert et Paul. Cette vieille bâtisse appartenait à la famille Couvrat depuis une centaine d'années. Elle avait des murs épais, ce qui lui procurait de la fraîcheur en été et une chaleur tempérée en hiver avec une cheminée centrale pour chauffer toutes les pièces. La cuisine possédait aussi une petite cheminée qui servait autrefois pour faire la cuisine, celle-ci étant remplacée maintenant par une cuisinière à bois.

Autour de la maison de maître, trois maisons qui servaient autrefois à loger les ouvriers, plus basses que la maison principale, dont deux avaient la construction en aile, formaient un ensemble autour

d'une cour carrée. Ces trois petites maisons étaient construites en pierre de taille dans les angles, sous les fenêtres et au-dessus de la porte d'entrée, le reste du crépi étant en chaux. A l'extérieur de ce carré, des bâtiments de ferme pour accueillir le bétail et le fourrage.

Plus loin, une quatrième maison qui avait été achetée par Jules Couvrat pour sa grand-mère maternelle, était entourée de trois hectares de terre et de jardin.

Jules Couvrat s'était marié avec Berthe Lafond le 27 septembre 1884, et de cette union étaient nés trois garçons : le premier Marcel le 13 juin 1886, Robert le 16 août 1890 et Paul le 1^{er} juillet 1906.

Marcel se maria le 17 juin 1905 avec Augustine Bénec. Ils s'installèrent dans une des maisons des Nauds, près des parents.

Robert, qui avait obtenu une dispense pour se marier, car il n'avait pas encore l'âge, épousa le 16 mars 1907, à l'âge de dix-sept ans Janine Juin qui était enceinte. Robert et Janine s'installèrent donc dans l'autre maison. Janine donna naissance le 20 août 1907 à une fille prénommée Odile et plus tard le 22 juin 1913 à un garçon auquel elle donna le prénom de Gérard.

Mais la guerre 1914/1918 appela tous les hommes valides.

Durant l'année 1915, Marcel fut blessé et dut rentrer aux Nauds. Il ne repartira pas à la guerre.

Marcel et Augustine eurent un beau garçon le 23 juillet 1916, qu'ils prénommèrent Pierre.

Pendant ces heures sombres, la famille travaillait à la ferme et les journées étaient longues, tous les

ouvriers étant partis à la guerre. Augustine allait traire ses vaches, éclairée de sa lampe tempête.

Comme dans toutes les fermes, il ne restait plus que les anciens, les femmes et les enfants ; en attendant que Marcel fût remis, c'est Jules qui labourait avec les chevaux, et le travail était très dur pour lui, surtout lorsqu'il fallait retourner la charrue pleine de terre, à chaque bout du champ.

Pour les moissons, il fallait faucher avec la faux, lier les gerbes. Lorsque la batteuse arrivait dans la cour, il fallait du personnel : les anciens des fermes voisines, les femmes et les jeunes qui n'étaient pas partis à la guerre arrivaient pour aider. Paul gardait les vaches pendant que les autres s'activaient autour de la batteuse.

En 1920, Paul partit travailler au château de la Tour de Oyré pour entretenir le parc. Le propriétaire, le comte Treuil emmenait quelquefois Paul dans la région de Paris pour l'entretien de son autre propriété. C'est pendant ces voyages, que Paul fit la connaissance de Colette Combaud, qui venait en apprentissage de gouvernante à la propriété de Monsieur Treuil. Les parents de Colette avaient un hôtel à Paris, rue Nicolo, dans le 16^e arrondissement.

Paul n'ayant pas fait de service militaire, étant réformé, se maria le 6 août 1925 avec Colette Combaud.

Aux Nauds, l'électricité arriva le 15 septembre 1925. Ce fut un énorme progrès pour les deux frères Marcel et Robert, qui décidèrent d'acheter une pompe à eau pour faire remonter l'eau du puits, et installer l'eau dans la cuisine et les bâtiments. L'année suivante, ce fut l'arrivée d'une moissonneuse-lieuse,

car jusque là, c'étaient les voisins qui venaient couper les céréales. Pierre, le fils de Marcel grandit et grâce à l'électricité, ses devoirs furent bons.

Durant l'année 1926, Pierre fit sa communion. Toute la famille était réunie dans la cour des Nauds pour partir à la messe en ce 23 mai 1926. Paul et Colette arrivèrent avec un petit camion, à la grande surprise générale. Odile et Gérard entourèrent Pierre. Paul, le parrain de Pierre, l'accompagna pendant toute la cérémonie. Ce fut une bien belle journée, et Pierre était magnifique dans son beau costume.

Mais la surprise la plus importante, ce fut au moment où l'on déchargea le cadeau du camion, et Paul à ce moment-là demanda l'aide d'hommes forts. Pierre regarda, lui qui pensait avoir une montre et des livres. Il se demandait ce qu'il pouvait bien y avoir dans ce gros carton et dans cet autre plus petit. Tout le monde fit des suppositions : un bureau, un meuble de rangement etc... Pierre regarda la descente des colis du camion, grâce à deux belles planches que son oncle Robert était allé chercher. Son père Marcel et son oncle Robert découpèrent les colis : on aperçut un clavier. C'était un piano à queue et son tabouret. Pierre se frotta les yeux. A ce moment-là son oncle Paul et sa tante Colette lui donnèrent une enveloppe : celle-ci contenait son inscription à des cours de musique. Pierre était fou de joie, lui qui n'apprenait que le solfège au Collège Descartes de Châtellerault.

Les travaux dans les champs furent de moins en moins pénibles. On attelait la faucheuse aux chevaux pour faire les foin, et la moissonneuse-lieuse pour couper les céréales. Dans les maisons, les cuisinières avaient remplacé la cheminée, et on faisait la cuisine dans des marmites.

Un jour qu'il était seul avec sa mère, son père étant parti à la foire avec son frère Robert, Pierre demanda à sa mère :

– Maman, tu ne me parles pas beaucoup de grand-père et de grand-mère, tes parents que je n'ai pas connus.

– Tu sais, répondit la mère, nous habitons tous les trois dans une seule pièce, papa, maman et moi. La vie n'était pas facile. Maman était couturière et aussi elle aidait les jeunes mères dans leurs tâches journalières. Papa, lui, était journalier. Il allait de ferme en ferme pour les gros travaux. Maman avait une basse-cour et des lapins. Nous avions aussi deux cochons. Le soir, en arrivant de l'école et pendant les vacances, j'allais chercher de l'herbe pour les lapins avec ma brouette et aussi des pissenlits, des brins de luzerne, et j'allais derrière les faucheuses pour ramasser les épis de blés pour les volailles. C'était moi qui m'occupais des lapins, et papa, quand il arrivait, soignait les deux cochons. Tu vois Pierre, la vie a bien changé pour moi, mais nous trois on y est arrivé. Tout va toujours mieux lorsque les familles s'entraident.

– Je comprends bien tout cela, mais tu n'es pas allée à l'école après tes douze ans, dit Pierre

– Et toi Pierre, que veux-tu faire plus tard comme métier ?

– Maman, je veux être instituteur, répondit Pierre.

En cette fin d'année 1927, lors d'une réunion de famille, Jules annonça qu'il avait rencontré le notaire de Châtellerault, afin de réaliser une donation-partage entre ses enfants :

Pour son fils aîné Marcel, la maison de maître et cinquante hectares de terre

Pour Robert, les deux maisons en aile et cinquante hectares de terre,

Pour Paul, la belle maison de la grand-mère et trente hectares de terre dont une partie à construire.

C'est en l'année 1928, que Marcel et son frère Robert décidèrent d'employer un maçon avec ses deux ouvriers, pour refaire le crépi et nettoyer les pierres de taille au dessus des portes et fenêtres. Il faudra aussi enlever l'enduit de chaux à l'intérieur des maisons, pour le remplacer par un crépi qu'ils pourront peindre. Marcel et Robert envisagèrent aussi d'installer une cuisinière à bois pour faire la cuisine.

Les saisons passèrent. Jules mourut le 15 novembre 1929, puis ce fut le tour de Berthe le 5 janvier 1930.

CHAPITRE 2

Pierre arriva à l'Ecole Normale d'instituteurs après avoir réussi le concours d'entrée.

On entrait à l'Ecole Normale sur concours à l'issue du collège en classe de seconde. Il s'agissait de recruter les meilleurs élèves des collèges (essentiellement ruraux). Les familles d'humble extraction sociale voyaient là un double avantage : permettre à leur enfant d'aller jusqu'au Bac tout en étant boursier et effectuer une promotion sociale par rapport à leur milieu d'origine.

On était donc interne pendant les trois années conduisant au baccalauréat. Pour les citadins (ceux-ci étant souvent, eux aussi, d'origine sociale modeste, fils d'ouvriers notamment), il était assez étrange d'être interne dans la ville même où vivaient ses parents. Ces trois années de vie en collectivité soudaient les normaliens qu'un même destin attendait. Ils avaient un numéro d'ordre d'entrée (celui de leur classement au concours). Il y avait un concours pour les garçons et un autre pour les filles. Il y avait une tradition à propos de ce numéro d'ordre ; ex : un avait le n° 21, le même numéro de la promotion des filles était sa « femme »,

le garçon n° 21 de la promotion précédente était son « père », la fille de la même année était sa « mère » etc.... Le n° 13 était traditionnellement surnommé PQ.

Les élèves étaient donc boursiers mais il y avait une contrepartie de taille : leurs parents devaient signer pour eux (car ils n'étaient bien sûr pas majeurs au moment du concours) un engagement à servir un minimum de 10 ans (engagement décennal). Ceci n'était pas un détail, car si l'élève souhaitait changer de voie il lui fallait démissionner... et rembourser !

Lorsqu'il fut admis en « Lettres Supérieures » plus connue sous le nom d'« Hypokhâgne » afin de préparer « Normale Sup. » ou autre « Grande Ecole », Pierre n'a pas pris le risque de démissionner alors qu'il allait être salarié juste après son baccalauréat et pour ses parents le fait qu'il devint autonome financièrement était crucial.

Une fois entré à l'École Normale (E.N.) Pierre dut se soumettre à quelques obligations :

- Port obligatoire de la blouse grise (rose ou bleu-clair pour les filles)
- Pantoufles à semelles de feutre pour ménager les parquets (glissants) de l'internat
- Maillot de sport violet avec écusson de l'E.N.
- Service (essentiellement balayage) après le petit déjeuner (entre 6h 30 et 7h).

Pierre se souviendra longtemps de son professeur de lettres : il était vieux – même des normaliens l'ayant connu bien des années auparavant le disaient vieux ou plus exactement sans âge – totalement indifférent à l'apparence extérieure – il lui est arrivé d'avoir deux chaussettes différentes en cours – sans

aucune note devant lui pour faire son cours. Ce cours était magistral – à tous les sens du mot –.

Il pouvait citer des tirades entières de Corneille, Racine, Molière. Il notait plus que sèchement, ne semblait pas voir les élèves. Tous le redoutaient assez. Malgré cette apparence peu flatteuse, Pierre se souvint de sa prise de parole lors des obsèques d'un de ses copains de promotion, décédé brutalement en classe de deuxième année : c'était bouleversant, là aussi il parlait sans notes. Le vieux bougre, sans en avoir l'air, que tous disaient de lui un peu fou, les aimait bien en fait. Il avait été major de « Normale Sup ». et se contentait d'une modeste carrière à l'E.N. de Poitiers. Il était plus passionné de littérature du XVII^e siècle que de sa propre promotion professionnelle.

Le « major » de la promotion de Pierre était un petit gars de la campagne, très petit, les joues un peu rouges, on lui donnait 13 ans tout au plus. Un jour, les grands de 3^e année, un peu moqueurs, l'invitèrent à les accompagner jusqu'au bar le plus proche, avec l'intention – un peu cruelle-de lui faire prendre une cuite. Chaque normalien présent lui offrant un verre, il y avait 7 verres d'alcool alignés devant lui sur le comptoir. Et le gamin, tout petit devant ce haut comptoir, s'enfila les 7 verres à la suite, sans sourciller, devant les aînés médusés par cette facilité à boire. Et le gamin est reparti, comme si de rien n'était, en remerciant poliment ses « bourreaux » !

L'École Normale n'avait rien à envier à l'Université. A l'E.N., la pédagogie était une réalité. Les élèves avaient une formation théorique à l'E.N., et aussi des stages en situation dans les écoles. Il s'agissait d'abord d'un stage d'observation – l'élève observait une classe dirigée par un maître chevronné,

éventuellement celui-ci pouvait lui confier la classe pour une séquence ponctuelle – puis de stages où les élèves prenaient effectivement la classe en main. Ces stages avaient lieu parfois dans des écoles ordinaires – en ce cas l’instituteur titulaire de la classe venait en formation continue à l’E.N. pendant la durée du stage – ou dans des écoles appelées « écoles d’application ». Ces dernières étaient généralement situées à proximité de l’Ecole Normale. Les instituteurs qui y officiaient, étaient – en principe – particulièrement compétents et sensés être capables de conseiller les normaliens. Ces écoles d’application – appelées aussi « école annexe » de l’E.N. – étaient le terrain d’application de ce qui avait été enseigné théoriquement à l’E.N.

En octobre 1933, Pierre effectua son stage dans une école d’application. Il raconta à sa famille ce qu’il avait vécu :

– Au retour de chaque stage, les professeurs nous invitèrent à partager le vécu de chaque normalien, dit Pierre. Nos expériences en stage variaient suivant le lieu : il y avait de notables différences entre une école rurale – avec classes à plusieurs cours – et une école de centre ville fréquentée par les enfants des classes sociales privilégiées.

– Ces retours de stage ont été très intéressants, nous nous sommes racontés mille et une expériences. J’ai oublié de dire que pendant ces stages en situation nous avons eu les visites successives de tous nos professeurs et même du directeur de l’EN. J’ai un souvenir ému de ces visites, les professeurs me voyant sous un tout autre jour que ce que je donnais à voir de moi à l’E.N. – à l’E.N., un joyeux drille pas toujours assidu en cours, mais face à des élèves,

toujours responsable et complètement investi dans sa tâche et aussi passionné -. Tous mes professeurs m'ont dit chacun avec leurs mots qu'ils avaient passé des moments de pur bonheur en me voyant à l'œuvre avec mes « petits ». Et surtout tous m'ont dit que j'étais fait pour ce métier.

- Il faut dire que mon tout premier contact avec une classe - lors du stage d'observation - a été pour moi un grand choc, dit Pierre. C'était un lundi matin, la veille j'avais assisté à un match de foot et nous avions copieusement arrosé la victoire dans l'après midi du dimanche. Ce lundi matin en temps ordinaire, j'aurais été en cours à l'E.N. avec un « démarrage au ralenti » le lundi matin

- Ainsi que pas mal de copains eux aussi joyeux fêtards -. Mais là je suis entré dans cette petite école de campagne comme dans un lieu hors du temps préservé de toute souillure, raconta Pierre à ses parents.

- C'était une classe de très jeunes enfants - Cours Préparatoire -. Comme chaque lundi matin la maitresse avait réuni tout son petit monde autour d'elle : on aurait dit des petits poussins autour de leur mère. J'en ai les larmes aux yeux chaque fois que je me remémore cette rencontre dit Pierre.

- Certains garçons avaient gardé leur lourde casquette, leurs yeux me semblaient énormes ! Ils attendaient tout de la vie, de leur maitresse. Derrière ces visages de petits gars - du moins de certains -, je voyais déjà de futurs rudes gaillards arpentant les champs. Je voyais aussi des petits aux yeux effarouchés, l'un d'eux essayait sans cesse de s'asseoir sur les genoux de « sa maitresse » ! Les fillettes semblaient avoir plus d'aptitude pour la

parole ; on voyait déjà poindre chez ces petites filles, leur futur positionnement social. L'une d'elle minaudait déjà, d'autres faisaient très soumises, plusieurs souriaient. Chacun de ces enfants avait été plongé pendant le dimanche dans l'ambiance familiale et voilà qu'à 8h30, tout ce petit monde était réuni là, sur quelques mètres carrés. Et la maitresse m'est apparue comme une magicienne qui va réussir à faire sortir chacun de son ego et à commencer à s'intéresser aux autres, à vivre des moments collectifs... Et moi, j'étais un discret témoin de ces moments de grâce ».

LE CAUDRON LUCIOLE



Le Caudron Luciole un avion rustique et facile à piloter qui a permis à Pierre ses premiers vols sur la base d'Avord

LE MORGANE-SAULNIER 191



L'un des avions sur lesquels Pierre a suivi sa formation

CHAPITRE 3

Les années qui suivirent furent difficiles pour la vente des produits agricoles, et en 1936, Marcel participa à la création de la Coopérative agricole de Châtelleraut, et d'une Mutuelle agricole avec l'aide de son frère Robert. Le monde était en effervescence. Les ouvriers obtinrent pour la première fois une semaine de congé.

En 1936, Pierre, après avoir fini ses études à l'Ecole Normale de Poitiers pour être instituteur, fit son service militaire, car il avait tout juste vingt ans. Lorsqu'il reçut sa feuille de départ pour son incorporation à la base aérienne d'Avord, ce fut une joie pour toute la famille, car son père avait été nommé dans l'artillerie et ses deux oncles dans la cavalerie. Ces deux régiments avaient beaucoup de contraintes.

Pour son incorporation, Pierre ne prit pas le train, parce que le trajet comportait beaucoup de changements et de temps perdus dans les gares. Ce fut donc le 15 février que son père Marcel sortit la voiture, une C4 Renault pour partir des Nauds dans le Poitou, et prendre la direction de Bourges où la base

aérienne était située à une vingtaine de kilomètres et à deux kilomètres du village d'Avord. Le jour de l'incorporation, les jeunes avaient quelques valises alors que pour les permissions ils revenaient chez eux avec un sac en bandoulière de même couleur que leur uniforme.

A l'arrivée à la base, Pierre ouvrit tout grand ses yeux car la base lui paraissait immense, de beaux bâtiments et les pistes bien plates. Pierre et son père firent tout le tour, la route longeait maintenant les bâtiments de réparation des avions et un peu plus loin caché derrière des arbres, un tas de pièces détachées d'avions. A l'accueil, les « bleus » se firent chahuter par les anciens. Marcel déposa son fils et rentra à sa ferme des Nauds.

Pendant les quinze premiers jours les jeunes recrues furent occupées par la distribution des tenues – d'exercices et de sorties –, la composition des chambrées et la vaccination, ces fameuses piqûres qui les fatiguaient ou les rendaient malades.

Puis vint l'affectation dans les services et les corvées : Pierre devint chauffeur du commandant Courteau ; c'était un homme fier mais droit dans son uniforme ; il était d'une famille de militaires de père en fils.

Les jeunes rêvaient tous d'être incorporés dans la Marine ou l'Aviation, c'est pourquoi dans la promotion de Pierre on retrouva la plupart des jeunes favorisés, issus de famille de militaires ou de la bourgeoisie venant de toute la France et de Paris.

Ce ne fut pas facile pour Pierre de s'intégrer dans tous ces groupes car il n'avait pas les moyens financiers pour sortir le dimanche à Bourges, où

allaient les autres, et certains possédaient déjà une voiture.

Sauf un certain André dont la famille habitait le petit village d'Avord et qui allait devenir son ami. André était simple et gentil. Tous les deux furent mis à l'écart. Pourtant certains étaient moins diplômés que Pierre mais surtout ils étaient des frimeurs avec leur argent. André qui était né ici va faire connaître à Pierre certaines personnes qui travaillaient à la base et habitaient les alentours : les mécaniciens, ceux qui entretenaient les pistes. André fut affecté au nettoyage des avions, ça tombait plutôt bien pour lui car il possédait un CAP de mécanique. Au repas de midi on distribua le courrier. Depuis qu'il était ici, Pierre avait reçu plusieurs lettres de sa mère qui lui racontait les travaux de la ferme et la santé de tout le monde – les oncles, les tantes, cousins cousines – mais Pierre n'avait pas de réponse à ses lettres et aucune nouvelle de son amie Camille.

Depuis quelques jours trois jeunes commencèrent à l'affubler d'un surnom en l'appelant « chabichous ou chabis » au lieu de Pierre. Tout cela n'était pas très gentil, et à toutes ces moqueries Pierre répondait pour l'instant gentiment.

Nous étions début avril, tout le monde eut une première permission. Pierre revint aux Nauds. Marcel et Augustine ses parents étaient en haut de l'escalier de la maison à l'attendre. Pierre était habillé de son bel uniforme. Il arrivait avec un sourire en se tenant droit et un peu fier.

– Bonjour maman, bonjour papa, je suis heureux de vous revoir enfin.

– Nous aussi, répondit son père

– Tu as changé, lui dit sa mère, surtout ta coupe de cheveux. Entre, il est temps de nous mettre à table, tu sais, nous t’attendions.

Ce soir là le repas fut joyeux. Pierre raconta sa nouvelle vie.

– Il est tard, il faut aller se coucher, lui dit sa mère en lui tendant une lettre qui attendait depuis plusieurs jours, c’est Camille qui t’écrit ; l’adresse au dos de l’enveloppe montre qu’elle doit être retournée chez elle.

Pierre saisit la lettre et dit :

– Depuis trois mois que je suis à la base je lui ai écrit, elle n’a jamais répondu.

Pierre monta se coucher et se mit à lire cette lettre de rupture qui lui fit mal : Camille lui disait souhaiter reprendre la ferme de ses parents et qu’elle ne voulait pas l’empêcher de devenir un instituteur. Pour elle l’amour en restait là, tout était fini, elle épouserait un paysan.

Pierre eut les larmes aux yeux, allongé sur son lit, lui qui avait tout fait pour être un instituteur et maintenant, il voyait celle qu’il aimait l’abandonner. Le lendemain matin Pierre eut une tête des mauvais jours et ça se vit.

Alors Augustine lui demanda ce qu’il y avait. Pierre se mit à pleurer en disant que Camille ne voulait plus le voir, que c’était fini.

– Aller, courage Pierre, répondit sa mère, tu es jeune, un jour tu verras, tu trouveras une fille qui t’aimera. Ce furent quelques conseils pour remonter le moral à son fils.

Ces deux jours ternis par cette nouvelle ne furent pas gais.

Le soir du départ, Augustine fit un signe à Marcel son mari qui lui répondit ainsi :

– Oui je vois ce que tu veux, je vais ramener Pierre à la base en voiture je ne reviendrai certainement qu’au petit jour.

Pierre embrassa sa mère et ils partirent tous les deux pour Avord. En route la discussion fut entrecoupée de silence et ce fut bien la première fois entre le père et son fils.

Arrivé à la base aérienne, Pierre aperçut André qui vint à leur rencontre. Pierre présenta André à son père. Ils se serrèrent la main :

– Mon fils m’a fait beaucoup d’éloges en parlant de vous.

André le remercia, sans trop savoir quoi répondre.

Puis les deux jeunes gens se mirent à rire en plaisantant ce qui redonna du courage au père pour repartir, en voyant que son fils allait mieux. Il souhaitait arriver vite aux Nauds pour rassurer Augustine.

Mais Pierre avait changé. Il aimait de moins en moins les blagues et surtout lorsqu’on l’appelait « chabichous » ou encore « chabis ». Pierre répondait de plus en plus sèchement et avec un regard menaçant.

Et le mardi matin comme tous les mardis en conduisant le commandant Courteau à Bourges, Pierre lui demanda s’il pouvait apprendre à voler.

– Oui Pierre. Depuis trois mois je connais ton sérieux dans le travail, je sais que tu veux être instituteur mais je te conseille d’être prudent. Je veux te mettre en garde : depuis quelques temps les dangereuses provocations d’Hitler pourraient bien nous conduire à la guerre. Je vois malgré tout que tu

es déterminé alors je vais appuyer ta demande à l'instructeur, l'adjudant Mirot. Je te préviens, il est un homme rigoureux et dur avec ses élèves – pilotes. Mais il faut le comprendre aussi. Mirot a la lourde responsabilité de la vie de ses apprentis pilotes et de son avion.

– Je vous en remercie à l'avance, mon Commandant, et je vous assure que je saurai être sérieux pour apprendre au plus vite et vous faire honneur, lui dit Pierre.

Les deux premiers mois de l'entraînement avec l'adjudant Mirot furent assez mouvementés entre les deux hommes car chacun avait son caractère, mais Pierre apprit vite, et la complicité augmenta de jour en jour.

Mirot dit :

– Pierre je vais te présenter au concours de voltiges, je vais te faire entraîner encore plus et si tu arrives dans les huit premiers, je serai fier de toi. Pierre maintenant, appelle moi Alain, entre nous ce sera plus simple pour le travail au sol et à entraînement en vol.

– Je te remercie pour tout ce que tu fais pour moi Alain, répondit Pierre.

Les entraînements de Pierre furent de plus en plus affinés, et Pierre vola seul à faire des voltiges les plus élaborés, guidé au sol par Alain.

Le dimanche 12 juillet 1936, André invita Pierre qui n'avait pas de permission à venir chez lui au village d'Avord manger avec sa famille. A table, le père d'André se renseigna sur la région du Poitou car il ne la connaissait pas et sur la ferme des Nauds. Pierre raconta l'histoire des monuments de Poitiers,

dont la plupart étaient très anciens. De la ferme, Pierre lui dit que c'était son cousin Gérard qui prendrait la suite pour la regrouper avec celle de son père, comme autrefois du temps de son arrière-grand-père.

– Comme cela, la ferme retrouvera une superficie importante et permettra des investissements pour acheter du nouveau matériel.

Après le repas, la petite Renée, la sœur d'André qui n'avait que 12 ans, se mit à jouer au piano. Pierre écouta et se revit à 12 ans et surtout le jour de sa communion.

Renée jouait déjà avec dextérité. Pierre alors s'approcha d'elle et se mit à l'accompagner puis Renée laissa Pierre jouer tout seul un morceau de Chopin sous les yeux et l'écoute de la famille, conquise par la beauté de l'œuvre et de l'interprétation donnée par Pierre.

André proposa à Pierre de venir le plus souvent possible pour aider sa sœur à progresser.

– Bien sûr, dès que mon emploi du temps me le permettra, après le concours. Tu sais j'ai commencé très jeune, mon oncle Paul et ma tante Colette de Paris qui ont un hôtel dans le 16^e arrondissement, m'avaient offert un piano à queue et m'ont payé des cours de musique, tout cela le jour de ma communion.

– Ça c'était un très beau cadeau, dit André.

Le 20 juillet une bonne vingtaine de concurrents étaient arrivés à la base aérienne, pour le championnat de voltige qui devait se dérouler le 24 octobre. Pierre serait-il prêt ?

Étaient présentes, la championne du monde, Jacqueline Auriol, et deux autres femmes Camille